



La lettre infos des adhérents de l'Association de l'Ossau à Katahdin

n°163

26 septembre 2020

Site : <http://ossau-katahdin.fr/>

Courriel : jean.renault@wanadoo.fr

C'était hier, un 26 septembre

26 septembre 1613 - Samuel de Champlain publie un compte rendu de son récent voyage sur la rivière des Outaouais, ainsi qu'une carte de la Nouvelle-France pour aider à créer une nouvelle compagnie de commerce des fourrures, la Compagnie des Marchands de Rouen et de Saint-Malo. Il restera en France jusqu'au 24 avril 1615.



26 septembre 1634 - Le père Jean de Brébeuf baptise la mère d'un chef amérindien. Québec, N-F

26 septembre 1749 : Décès de Jacques Beïque, né à Saint-Martin de Hinx, dans les Landes en 1673. Il décède à Montréal à l'âge de 76 ans. Il s'est marié le 30 octobre 1702 à Montréal, à l'église Notre-Dame avec Jeanne Ferran qui a 16 ans. Le père de Jeanne, Joseph est né à Valladolid en Espagne.

Ils auront de nombreux enfants :

1) Joseph, marié à la Pointe-aux-Trembles le 24 octobre 1729 avec Marie Catherine Masson

2) Marie, née 1708, décédée le 5 mai 1771 à Longue-Pointe, mariée à la Pointe-aux-Trembles le 10 janvier 1729 avec Louis Simon dit Léonard. 3) Jeanne, née vers 1727 décédée le 20 février 1761 et inhumée le 22 février à Pointe-aux-Trembles. Elle s'est



mariée à Pointe-aux-Trembles le 19 janvier 1750 avec Gabriel Blais.

3) Jacques, marié à Pointe-aux-Trembles le 9 février 1739 avec Marie Angélique Chartier.

4) Jean Baptiste marié à Pointe-aux-Trembles le 4 juillet 1741 avec Marguerite Moineau.

5) Pierre, marié à Longue-Pointe le 22 avril 1743 avec Marie Catherine Beaujean.

6) Michel, marié à Rivière-des-Prairies le 3 juin 1762 avec Marguerite Paré.

7) Hyacinthe, marié à Rivière-des-Prairies le 25 janvier 1751 avec Marie Françoise Charpentier.

Bataille des Plaines d'Abraham, 13 septembre 1759

Par Marie-Hélène Morot Sir

Le récit de la bataille qui a changé notre histoire nationale



Durant plus d'un siècle les Anglais avaient cherché à s'emparer de la Nouvelle France, et avaient tenté en vain de mille manières violentes de se l'approprier. C'est alors que le moment d'arriver à leur but se profila vraiment. Une guerre éclata bien à propos en Europe favorisant par contre coup parfaitement bien leur projet. La guerre de Sept ans commença

en 1756, elle opposa la Prusse de Frédéric II, alliée des Anglais, à une coalition soutenant l'Autriche, réunissant par le jeu des alliances, Russes, Français, Suédois et Polonais.

Cela permit aux dirigeants de Londres de transposer immédiatement ce conflit européen sur le sol de l'Amérique septentrionale, afin croyaient-ils, d'avoir toute légitimité pour attaquer, cette fois pour de bon, la Nouvelle France.

Tout commença par l'attaque de la forteresse française de Louisbourg, sur l'île Royale, mais la longue et courageuse résistance de la garnison française, l'été précédent, au cours de ces longues semaines du mois de juillet 1758, ne fut pas inutile, même si la forteresse française tomba entre les mains des Anglais, elle les empêcha en effet de remonter immédiatement le fleuve, et d'aller prendre Québec dans la foulée, comme ils l'avaient tout d'abord projeté, puisque la saison hivernale était déjà beaucoup trop avancée...

Ils durent attendre l'année suivante !

Cependant en 1759, plus rien n'empêcha les Anglais de remonter le Saint Laurent.

Tout avait commencé au mois de juin 1759 !

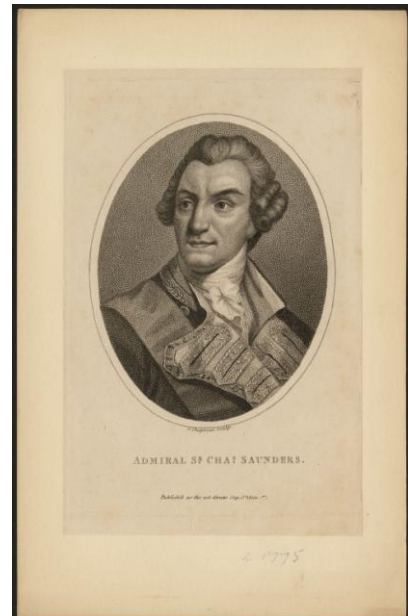
Personne n'oublierait ce jour où la flotte de l'amiral anglais Sanders, amenant les troupes du général Wolfe, avait remonté le fleuve, effrayant terriblement les habitants.

L'amiral Sanders

Ils avaient observé avec inquiétude les navires ennemis depuis les villages bordant le Saint Laurent. Cette flotte puissante comprenait près de douze mille hommes, tandis que les navires avançaient sur le fleuve, un panorama magnifique se déroulait sous les yeux des soldats. Le capitaine John Knox écrivit dans son carnet « ...nous jouissions de l'aspect le plus agréable de cette contrée, de tous ces aspects charmants, nous apercevions depuis le pont des bateaux les moulins à vent ou à eau, les villages, les églises, les petites chapelles, les maisons coquettes et pimpantes entourées de jolies haies verdoyantes... »

L'armée s'établit alors à l'île d'Orléans.

Depuis cet endroit stratégique les Anglais allaient pouvoir bombarder à leur gré la ville de Québec, située sur le cap diamant, juste en face. Ils n'hésiteraient pas à faire un carnage et à la transformer en un amas de cendres fumantes et un monceau de ruines. Le général anglais James Wolfe fit rapidement placarder des affiches sur les portes des églises de cette île : « le peuple, les laboureurs, colons et paysans, les femmes, les enfants, et les ministres sacrés seront protégés et épargnés. Ils pourront jouir au milieu de la guerre de toutes les douceurs de la paix, s'ils ne participent pas à la résistance contre l'occupant anglais. »



Les rares habitants qui firent confiance à la parole de Wolfe en payèrent pourtant le prix fort. Trois hommes furent scalpés et une maison, où s'étaient réfugiés des femmes et des enfants, fut impitoyablement incendiée et les malheureux furent brûlés vifs à l'intérieur, sans aucune possibilité de s'échapper ! Cet épisode agressif d'une incroyable violence, aussi surprenant qu'effroyable fut suivi, sur les ordres du général James Wolf, du saccage épouvantable de toute la côte Sud du fleuve, par un détachement important d'hommes, soldats et Rangers, détachement commandé par le major Georges Scott. Toutes ces monstrueuses et inhumaines exactions, furent ordonnées dans le seul but de terroriser la population canadienne française.



James Wolf en choisissant d'envoyer Scott avec les Rogers 'Rangers savait qu'il pouvait compter sur cet ancien commandant des troupes du Massachusetts et de William Shirley, le gouverneur de cette colonie britannique. Initialement cette compagnie de la colonie du New Hampshire fondée et dirigée par le major Robert Rogers, un ancien corsaire Anglo-Saxon, avait été créée uniquement pour pouvoir affronter les Canadiens français et leurs alliés amérindiens. Les soldats anglais étaient en effet, totalement démunis et effrayés devant ces Canadiens-Français, ils ne savaient comment faire face à leur manière de combattre dans les bois et encore moins de quelle manière y répliquer.

Ils ne connaissaient qu'une seule façon de faire la guerre, celle à l'européenne, n'ayant pas été formés à cette « petite guerre » d'embuscade si performante et rapide qui les terrorisait, à laquelle, en revanche, les Canadiens français, l'ayant apprise des Amérindiens, s'étaient si bien adaptés, qu'elle était devenue leur manière particulièrement efficace de combattre. En effet malgré le nombre dix fois supérieur des régiments anglais, la maîtrise et la suprématie des attaques franco-amérindiennes étaient stupéfiantes !

Tous avaient essuyé de cinglantes défaites comme le général Braddock à la Monongahela en 1755 ou Abercomby à Ticonderoga le 8 juillet 1758, pour n'évoquer que ces deux attaques anglaises-là. Ainsi à chaque fois ils avaient dû se replier sous le nombre impressionnant de leurs soldats tués et des quantités toujours plus nombreuses de leurs blessés. Cette compagnie des Rangers avait été finalement ajoutée à l'armée britannique, lors des attaques suivantes des Anglais, en Nouvelle France. Elle était la seule capable d'arriver à se mesurer ainsi aux Canadiens français et aux Amérindiens, mais aussi de franchir comme eux de grandes distances à travers la neige et les glaces de l'hiver.

A la différence des Canadiens français ils se permettaient de scalper sauvagement, dès qu'ils le pouvaient, des soldats français et des miliciens canadiens, alors que ces derniers avaient toujours refusé d'utiliser cette pratique ancestrale, mais néanmoins fort barbare, des Amérindiens. Ils empêchaient d'ailleurs, dès qu'ils le pouvaient, leurs alliés amérindiens de s'emparer des scalps des Anglais, tout en sachant combien cette tradition était importante pour tout guerrier, quelle que soit sa tribu d'origine, tous étant particulièrement désireux de rapporter ces scalps. Cela non seulement allait démontrer leur bravoure, mais encore leur apporterait, croyaient-ils, la force vitale de la personne scalpée. Ils les attachaient à leur

ceinture ou aux rebords de leurs canots en remontant les rivières, puis une fois rentrés dans leur bourgade ils les fixaient tout autour de l'entrée de leur wigwam ou de leur tipi.

A la différence des Amérindiens, les Rangers avaient copié cette pratique, non pour prouver une quelconque bravoure, et encore moins pour suivre une quelconque idéologie, mais dans le seul but d'épouvanter le camp adverse, en affichant une barbarie aussi affligeante qu'inutile.

Ainsi les troupes anglaises furent accompagnées par ces « Rogers 'Rangers » ces miliciens Anglo-saxons si cruels et sanguinaires, que certains officiers anglais répugnaient à leur confier des missions. Un officier anglais les décrivit comme des « *chiens galeux, lâches et méprisables* ».

Le général anglais Wolfe était là pour prendre ce pays, il n'allait pas tergiverser avec ces habitants français récalcitrants, il les ferait plier, et cela d'autant plus que l'amiral Sanders l'avait pressé d'agir, les eaux du fleuve se couvriraient rapidement de glace, et cela dès la mi-octobre, il faudrait donc que tout soit réglé au plus tard, à cette date. En effet dans le cas contraire, il leur faudrait absolument repartir, de crainte de rester prisonniers devant Québec, au milieu de ce fleuve gelé, où les canons de la ville ne donneraient pas cher de leurs vaisseaux. Les Anglais en avaient déjà fait la dure expérience en 1690, lors de l'attaque anglaise de la flotte de l'amiral Phips.

Wolfe bombardarda alors la ville de Québec tout l'été, il tenta deux attaques importantes avant le mois de septembre, mais ses troupes furent toutes les fois largement repoussées. Malgré ces décevantes et pénibles défaites, les Anglais s'acharnèrent à continuer à bombarder la ville, et cela jour et nuit pendant des semaines, la réduisant en un gigantesque tas de ruines des plus lugubres. Il a été évalué plus tard, à plus de quinze mille le nombre de bombes lancées contre Québec. Le sort réservé aux campagnes avoisinantes ne fut guère plus reluisant.

Diligentées par James Wolf, les soldats anglais accompagnés des Rogers 'Rangers n'avaient donc pas lésiné !

Ces troupes dirigées par George Scott et Joseph Goreham débarquèrent simultanément à Kamouraska et à la rivière du Sud (Montmagny) dans le seul but de ravager toutes les fermes de la Côte-du-Sud ;

Pendant toute cette période tragique, les habitants de cette Côte Sud et principalement les habitantes, puisque tous les hommes en état de porter les armes ayant rejoint la milice, étaient rassemblés à Québec pour défendre la ville, ont résisté avec les enfants et les vieillards, dans la mesure de leurs moyens, multipliant les embuscades sur le chemin des incendiaires. Les habitantes se défendaient courageusement, harcelant les troupes anglaises autant qu'elles le pouvaient. Cachées dans les bois, ces femmes ouvraient le feu sur les soldats anglais envoyés pour les exterminer tous, aussi épouvantées qu'elles puissent être, ces courageuses



canadiennes étaient déterminées à se défendre et à défendre leur famille. Bien souvent au cours de ces journées terribles, elles étaient rejointes dans les bois par leurs amis amérindiens de différentes tribus, ces derniers ne supportant pas plus que les Canadiens d'endurer ces attaques anglaises épouvantables, ravageant leur pays et leurs vies.

Les quelques hommes encore présents dans la région, faisaient partie de détachements laissés sur la Côte Sud pour s'opposer « aux descentes » des Anglais » ils participèrent activement avec elles, mais sans grands moyens pour se défendre, face à ces soldats surarmés et ces rangers surentraînés. Le seigneur Jean-Baptiste Couillard et son fils, le jeune abbé Joseph Couillard, défendirent héroïquement le village mais malgré tout leur courage, submergés par le nombre des attaquants, le 14 septembre 1759, ils furent tués tous les deux. Tous ces habitants éloignés de Québec, avaient entendu parler de la bataille sur les Plaines d'Abraham, mais n'ayant plus eu d'information précise depuis, ils ignoraient ce qui s'était ensuite passé là-bas. Lorsque les nouvelles de la chute de Québec arrivèrent, femmes, enfants et vieillards purent enfin quitter leurs abris dans les forêts où ils avaient passé l'été, pour rejoindre leurs villages, néanmoins l'angoisse les étreignait à l'avance, redoutant tout ce qu'ils allaient trouver... En effet depuis leurs cachettes au plus profond des bois, les cris effroyables des villageois qui n'avaient pas réussi à s'enfuir, étaient arrivés jusqu'à eux.

A l'emplacement de leurs maisons, seuls des tas informes de ruines noirâtres, d'où s'échappaient encore des fumerolles des incendies, les accueillirent, la désolation était totale. Il ne restait plus rien !



La prise de Québec en 1759, huile sur toile par Hervey Smyth, 1797. Bibliothèque du Ministère de la défense nationale (Canada). Crédit : Wiki Commons.

A suivre